

donienne; et dès que la navigation se rouvra, deux mille soldats sont expédiés à *Larisse*.

172 av. J.-C.

Devant tous ces préparatifs, Persée demeure inactif; et quand au printemps, ou en juin (582) selon le calendrier officiel de Rome, les légions abordent enfin sur la côte occidentale de la Péninsule, il n'a pas encore mis le pied hors de son propre territoire. Se fût-il montré énergique autant qu'il se montra faible, on peut douter encore qu'il eût jamais trouvé des alliés solides : rien d'étonnant dès lors s'il demeura seul en face de l'ennemi, et s'il en resta pour tous les frais de sa vaste propagande contre Rome. Carthage, Genthios d'Illyrie, Rhodes et les villes libres asiatiques, Byzance même, son étroite alliée jusque-là, tous offrirent leurs vaisseaux aux Romains, qui les refusèrent. Eumène mit sa flotte et son armée sur pied. *Ariarathe*, roi de Cappadoce, envoya spontanément des otages à Rome. Il n'y eut pas jusqu'au beau-frère de Persée, jusqu'au roi de Bithynie, Prusias II, qui ne se déclarât neutre. Nul ne remua dans toute la Grèce. Seul, on vit s'ébranler Antiochus IV, « le Dieu, l'éclatant, le victorieux ! » Ainsi l'appelait sa cour, pour le distinguer du « grand Antiochus » son père. Mais il ne fit rien que se jeter sur la région de la côte syrienne, pour l'enlever durant la guerre à l'Égypte, alors impuissante à combattre.

Commencement de la guerre.

Quoique isolé, Persée n'était point un méprisable adversaire. Son armée comptait quarante-trois mille hommes, dont vingt et un mille phalangites, et quatre mille cavaliers macédoniens ou thraces, le reste consistant en simples mercenaires. L'armée romaine se composait de trente à quarante mille hommes de troupes italiennes, et en outre de dix mille auxiliaires numides, ligures, grecs, ou crétois et surtout pergaméniens. Rome avait enfin sa flotte, de quarante vaisseaux seulement, mais plus que suffisante contre un ennemi qui n'en

possédait point. Persée à qui le traité de 557 avait interdit d'en bâtir, ne faisait encore qu'ébaucher des constructions navales à Thessalonique. Mais les Romains avaient à leur bord dix mille soldats destinés à coopérer au siège des places. *Gaius Lucretius* commandait la flotte, et le consul *Publius Licinius Crassus* l'armée de terre. Celui-ci, laissant une forte division en Illyrie, avec ordre d'inquiéter la Macédoine à l'ouest, prit comme d'ordinaire avec son principal corps la route allant d'Apollonie en Thessalie. Persée ne songea même point à le troubler dans cette marche difficile; et s'avancant jusqu'en *Perrhèbie*, ou jetant du monde dans les citadelles les plus voisines, il attendit l'ennemi au pied de l'*Ossa*. Le premier choc eut lieu non loin de *Larisse*, entre les cavaliers et les troupes légères des deux armées. Les Romains furent complètement battus. Cotys, avec les Thraces, refoula et mit en déroute la cavalerie italienne : Persée, avec ses Macédoniens, dispersa les Grecs. Les Romains perdirent deux mille soldats de pied et deux cents chevaux : six cents autres furent pris : le reste de l'armée dut s'estimer heureux de repasser le Pénée sans se voir poursuivi. Le roi, après sa victoire, demanda encore la paix aux conditions subies jadis par Philippe : il offrait aussi de payer la même somme d'argent. Mais Rome rejeta ses propositions : elle ne faisait jamais la paix au lendemain d'une défaite; d'ailleurs, traiter en pareil moment, c'était perdre aussitôt toute la Grèce. Mais elle avait confié son armée à un général qui ne pouvait prendre sérieusement l'offensive, et qui parcourut la Thessalie en tous sens, sans résultat. Persée n'attaqua pas non plus : pourtant il voyait les Romains mal commandés, hésitants : par toute la Grèce avait couru la nouvelle d'une victoire éclatante remportée sur eux dans la première rencontre : qu'elle fût suivie d'une seconde, et les pa-

197 av. J.-C.

Les Romains marchent sur la Thessalie.

Les Romains conduisent mollement et malheureusement la guerre.

tristes se levaient en masse, et commençaient en tous lieux une guerre de partisans dont les conséquences ne se pouvaient calculer. Persée était bon soldat comme son père : il n'était pas comme lui bon capitaine. Il s'était préparé pour la défensive, et les choses tournant autrement, il se trouva comme paralysé. Sur ces entre-faites, les Romains eurent l'avantage dans un second combat de cavalerie à *Phalanna* : aussitôt il en tira prétexte pour s'en tenir de plus fort à son plan de campagne, et évacua la Thessalie. Autant valait renoncer publiquement au concours d'une insurrection grecque ; et pourtant, la révolution qui se faisait à cette heure même en Épire montre assez tout ce qu'il eût été raisonnable d'en attendre. Les deux armées n'agirent plus l'une contre l'autre. Persée alla réduire Genthios, châtier les Dardaniens, et fit chasser de la Thrace par Cotys les partisans de Rome et les soldats du roi de Pergame. De son côté, l'armée romaine d'Illyrie prit quelques villes, et le consul s'employa à expulser les garnisons macédoniennes des places de Thessalie : puis, il occupa *Ambracie* en force, pour être maître des Étoliens et des Acarnaniens. Mais les deux malheureuses villes béotiennes qui tenaient pour Persée subirent plus durement le choc de la valeur romaine : enlevée d'assaut par l'amiral *Gaius Lucretius*, Haliartos eut tous ses habitants vendus comme esclaves : Coronée assiégée par le consul Crassus capitula, et néanmoins fut traitée de même. D'ailleurs, jamais armée romaine n'avait péché contre la discipline autant que sous ses chefs actuels. Le désordre était tel, qu'à la campagne de 584, le nouveau consul, *Aulus Hostilius*, se vit hors d'état de rien entreprendre. Quant au nouveau capitaine de la flotte, *Lucius Hortensius*, il fut incapable et déloyal à l'égal de son prédécesseur. Les vaisseaux passèrent inutilement en revue toutes les places maritimes de la Thrace. Pendant

170 av. J. C.

ce temps, l'armée de l'ouest, commandée par *Appius Claudius*, dont le poste principal était à *Lychnidos*, chez les Dassarètes, marchait d'échecs en échecs. Une première pointe en Macédoine avait échoué ; et au début de l'hiver, pendant que les neiges amoncelées dans les passes de la frontière du sud lui permettaient de disposer librement de ses troupes, le roi vint se jeter sur Appius, lui reprit une foule de villes, fit de nombreux prisonniers, et renoua ses intelligences avec Genthios. Il fit même une tentative jusqu'en Étolie, alors que le Romain attardé inutilement en Épire, au siège d'une ville, se laissait encore une fois battre par la garnison. Ailleurs, l'armée principale essayait une ou deux fois de franchir les monts *Cambuniens*, pour pénétrer ensuite en Macédoine par la Thessalie. Persée la refoula avec pertes. Le consul s'appliquait à réorganiser ses troupes : mais pour cette œuvre avant tout nécessaire, il eût fallu une main plus vigoureuse, un capitaine plus illustre. Les congés définitifs et les permissions d'absence s'achetant de gré à gré, les cadres n'étaient jamais au complet. En plein été, les troupes prenaient leurs quartiers. Les officiers supérieurs pratiquaient le vol en grand, le simple soldat le pratiquait en petit. Les peuples auxiliaires, en butte à des soupçons insultants, étaient maltraités. C'est ainsi qu'on imputa la honteuse défaite de Larisse à une prétendue trahison de la cavalerie étolienne ; et, chose inouïe, ses chefs, envoyés à Rome, y furent mis en procès. On accusa de même, et à tort, les Molosses, les poussant par là à une défection véritable. On surchargea de contributions de guerre les villes alliées, comme si elles eussent été villes conquises. Leurs habitants réclamaient-ils devant le Sénat, ils étaient livrés au bourreau ou vendus comme esclaves. Ainsi furent traitées *Abdère* et *Chalcis*. — Le Sénat agit promptement et rigoureusement. Il rendit la

liberté aux Coronéens et aux Abdéritains, et défendit aux officiers d'imposer désormais, sans son autorisation, des taxes ou prestations quelconques aux alliés de Rome. Gaius Lucretius fut condamné par sentence publique. — Mais toutes ces réparations ne faisaient point que les deux campagnes précédentes eussent produit un résultat. Elles étaient une honte pour Rome, dont l'habile et loyale intervention dans les désordres de la Grèce n'avait pas peu favorisé jadis les rapides succès des armes italiennes en Orient. Si Philippe eût encore régné, au lieu de Persée, la guerre eût débuté, sans nul doute, par la destruction de l'armée italienne et la révolte presque générale des Grecs. Rome eut ce bonheur que les fautes de ses adversaires dépassèrent constamment ses propres fautes. Persée se tint retranché dans la Macédoine comme dans une ville assiégée : les montagnes à l'ouest et au sud font du pays une véritable forteresse.

169 av. J. C.

Marcus  
entre  
en Macédoine  
par les gorges  
de Tempé.

Rome avait envoyé un nouveau chef à l'armée (585), *Quintus Marcius Philippus*. Cet honnête et ancien ami du roi, dont nous avons déjà prononcé le nom, n'était pas davantage à la hauteur de sa difficile mission. Ambitieux et entreprenant, il n'était qu'un médiocre général. Laissant quelques troupes en face des Macédoniens postés dans les passes de *Lapathus*, à l'ouest de *Tempé*, il se jeta avec toute son armée dans d'affreux défilés latéraux, espérant ainsi franchir plus facilement l'Olympe. Il parvint toutefois à se frayer sa voie jusqu'à *Héraclée*, témérité que ne justifiait même pas le succès. Une poignée de gens déterminés aurait suffi à lui barrer la route, en même temps que toute retraite pouvait lui être fermée. A la sortie des montagnes, il avait devant lui l'armée macédonienne; par derrière se dressaient les forts de *Tempé* et de *Lapathus*. Resserré au fond d'un étroit vallon, sans provisions, sans la possibilité de lancer

des fourrageurs autour de lui, sa situation était tout aussi critique qu'au jour où, durant son premier consulat, il s'était laissé envelopper dans les passes de la Ligurie auxquelles restait attaché son nom. Un hasard l'avait alors sauvé; aujourd'hui il dut son salut à l'incapacité de Persée. Comme s'il n'avait pas d'autres défenses contre les Romains que la fermeture des passes, le roi se crut perdu en voyant les Romains arriver sur leur revers. Il s'enfuit à *Pydna*, ordonnant de brûler ses vaisseaux et d'enfouir ses trésors. Et pourtant cette honteuse reculade ne tirait même pas les Romains d'embarras! Le consul put bien avancer sans coup férir; mais au bout de quatre jours, il lui fallut, faute de vivres, retourner en arrière. A ce moment Persée revenu à lui reprit aussi son ancien poste; et l'armée italienne courait de nouveau les plus grands dangers, quand tout à coup l'imprenable *Tempé* capitula, et livra ses riches magasins. Les communications avec le sud étaient désormais assurées; mais Persée se tenait toujours fortement retranché sur la rive du petit torrent de l'*Elpios*, et empêchait l'ennemi de pousser plus loin. L'été s'acheva, et l'hiver s'écoula dans ces conditions, les Romains restant entassés dans un coin perdu de la Thessalie. Ils n'avaient remporté qu'un seul et sérieux avantage, le premier dont ils pussent se vanter depuis le commencement de la guerre. Mais s'ils avaient forcé l'entrée du pays ennemi, ils devaient ce succès bien moins à l'habileté de leur général, qu'à la maladresse de leur adversaire. — Pendant ce temps la flotte fit une tentative inutile sur *Démétriade*. Les navires légers de Persée parcouraient les *Cyclades*, convoaient les transports chargés de grains pour la Macédoine, et s'emparaient de ceux des Romains. Dans l'ouest, les choses allaient plus mal encore: avec sa division trop affaiblie, *Appius Claudius* ne pouvait rien faire: il réclama le con-

Les armées  
sur l'Enipée.

cours du contingent achéen : le consul, par jalousie, empêcha celui-ci de partir. Ce n'est pas tout. Genthios s'étant vendu à Persée moyennant la promesse de fortes sommes, rompit brusquement avec la République, dont il incarcéra les ambassadeurs : sur quoi, Persée tint pour inutile le paiement du prix convenu. Genthios, trop engagé pour reculer, n'en sortit pas moins de son attitude jusque-là ambiguë, et ouvrit de son côté les hostilités. Rome avait donc une seconde guerre sur les bras, à côté de la grande guerre qui durait depuis trois années déjà. Que si Persée avait eu le courage de se séparer de ses trésors, il eût eu beau jeu à susciter encore de plus dangereux ennemis aux Romains. Une horde de vingt mille Gaulois environ (dix mille hommes à cheval et dix mille hommes à pied), conduite par *Clondicus*, s'offrit à prendre du service à la solde de la Macédoine : on ne put s'entendre sur le prix. En Grèce, tout fermentait : avec un peu d'habileté et des caisses pleines d'or, il était facile de mettre partout des *guérillas* en campagne ; mais Persée se montrait trop avare pour rien donner, et les Grecs étaient trop cupides pour rien faire gratuitement : le pays ne se leva pas.

*Paullus*  
(Paul-Émile).

178 av. J.-C.

Rome enfin se décida à faire partir pour la Grèce l'homme nécessaire, *Lucius Æmilius Paullus*, fils du consul du même nom, mort sur le champ de bataille de Cannes. Il était de vieille noblesse, mais sa fortune était médiocre. Aussi avait-il eu moins de bonheur dans les élections de la place publique que dans les combats. Il s'était signalé d'une façon éclatante en Espagne, et plus encore en Ligurie. Le peuple l'élut une seconde fois consul pour l'année 586. Son mérite seul l'emportait, exception déjà notable en ces temps. Sous tous les rapports, il convenait merveilleusement à sa mission : général excellent de la vieille école ; sévère envers lui-même autant qu'envers ses soldats ; alerte, actif et

robuste, en dépit de ses soixante-dix ans ; magistrat incorruptible, l'un des rares citoyens de Rome, dit un contemporain, « à qui l'on n'eût osé offrir de l'argent ; » ayant d'ailleurs la culture hellénique, et mettant à profit les loisirs du commandement suprême pour visiter la Grèce en amateur éclairé des arts. — A peine arrivé au camp devant Héraclée, le nouveau général occupe les Macédoniens dans le val de l'*Elpius* par des combats d'avant-postes : en même temps il envoie *Publius Nasica* se saisir du col de *Pythion*, qui est à peine gardé. Il tourne ainsi l'ennemi et le force à reculer jusqu'à *Pydna*.

Persée  
recule  
jusqu'à *Pydna*.

168.

Bataille  
de *Pydna*.

Le 4 septembre 586, selon le calendrier romain (ou mieux, le 22 juin, selon l'année julienne : une éclipse de lune, prédite à l'armée par un officier quelque peu astronome, dans le but d'empêcher de chimériques frayeurs, nous aide à préciser la date), le 22 juin donc, dans l'après-midi, les troupes d'avant-garde des deux armées se rencontrèrent au lieu où buvaient les chevaux, et l'on en vint aux mains. La bataille projetée pour le lendemain s'engagea de suite. Le général romain courut dans les lignes sans cuirasse et sans casque, montrant sa tête grise, criant et rangeant son armée. A peine étaient-ils en place, que déjà la terrible phalange se précipitait sur les Romains ; et Paul-Émile lui-même, le vétéran de cent batailles, avoua plus tard qu'un instant il avait tremblé. L'avant-garde romaine céda et se rompit ; une cohorte de soldats pœligniens fut aussi brisée et presque anéantie ; et les légions durent se replier jusque sur une colline, tout près du camp. Là, la fortune tourna grâce aux inégalités du terrain : dans la chaleur de la poursuite, la phalange s'était entr'ouverte. Aussitôt les Romains de se jeter dans tous les intervalles, assaillant l'ennemi de droite et de gauche. La cavalerie de Persée, au lieu de voler au secours de l'infanterie, reste d'abord immobile, puis bientôt se

retire en masse avec le roi en tête des fuyards. En moins d'une heure, c'en était fait de la Macédoine. Les trois mille phalangites d'élite se firent hacher jusqu'au dernier. La phalange livrait son dernier grand combat à Pydna. Elle y voulut périr tout entière. Le désastre fut immense. Vingt mille Macédoniens jonchaient le sol, onze mille étaient prisonniers. Quinze jours après avoir pris son commandement, Paul-Émile avait mis fin à la guerre. Deux jours après, toute la Macédoine faisait sa soumission. Le roi, emportant son trésor, — il avait encore en caisse plus de 600 talents (10 millions de Thal. = 37,500,000 fr.), alla se réfugier dans l'île de *Samothrace*, suivi de quelques fidèles serviteurs. Là, il tua l'un d'eux, *Évandre*, de Crète, l'instigateur principal de la tentative d'assassinat pratiquée naguère sur Eumène, et qui, comme tel, allait avoir à en répondre. Mais ce crime fut comme le signal de l'abandon donné à ses derniers compagnons et à ses pages eux-mêmes. Un instant il se crut protégé par le droit d'asile : c'était encore un fétu de paille qui se brisait sous sa main. Il voulut gagner les terres de Cotys et n'y réussit pas. Il écrivit au consul : sa lettre ne fut point reçue, parce qu'il y gardait le titre de roi. Alors se résignant à son sort, il se rendit à merci avec ses enfants et ses trésors, pleurant et lâche, et n'inspirant que du dégoût au vainqueur. Tout joyeux de son triomphe, mais songeant davantage encore à l'instabilité des grandeurs humaines, le consul vit venir à lui le plus illustre captif qu'un général romain ait jamais ramené dans Rome. A peu d'années de là, Persée, toujours prisonnier, mourut sur les bords du *lac Fucin*<sup>1</sup>; et longtemps plus tard son fils,

Persée est pris.

<sup>1</sup> C'est assurément un conte que le meurtre de Persée tant reproché aux Romains. Voulant ne point manquer dit-on, à la parole qui lui garantissait la vie sauve, et voulant néanmoins se venger, ils auraient tué le malheureux en le privant de sommeil !

réduit à la condition de greffier, menait une vie obscure dans la même contrée de l'Italie.

Ainsi prit fin le royaume d'Alexandre le Grand. Cent quarante-quatre ans s'étaient écoulés depuis la mort du conquérant glorieux qui avait porté en Orient la civilisation de la Grèce. — La tragédie eut aussi sa petite pièce. En trente jours, le préteur *Lucius Anicius* avait commencé et terminé sa campagne contre un autre « monarque, » contre l'Illyrien Genthios. La flotte du corsaire fut prise : *Scodra*, sa capitale, tomba, enlevée d'assaut ; et les deux rois, l'héritier d'Alexandre et l'héritier de Pleuratos, entrèrent, côte à côte et enchaînés, dans Rome.

Le Sénat était bien décidé à ne plus laisser renaître les dangers créés par les ménagements impolitiques de Flamininus envers la Grèce. La Macédoine dut cesser d'exister. Dans les conférences tenues à Amphipolis, sur le Strymon, une commission romaine prononça la dissolution de la puissante unité nationale du peuple macédonien. L'antique monarchie fut partagée en quatre fédérations républicaines, à l'instar des ligues grecques : celle d'Amphipolis, avec les régions de l'est ; celle de Thessalonique, avec la *Péninsule chalcidique* ; celle de *Pella* comprenant les pays limitrophes de la Thessalie, et celle de *Pelagonia* au centre. Les mariages demeurèrent interdits entre les citoyens des diverses fédérations : nul ne put avoir d'établissement dans plus d'une d'elle. Tous les anciens officiers du roi, eux et leurs fils adultes, eurent à quitter la contrée sous peine de mort, et à aller vivre en Italie. Rome redoutait pour l'avenir, et non sans raison, le réveil de leur antique *loyalisme*. Les lois et les institutions locales demeurant d'ailleurs debout, les magistrats des cités sont comme avant nommés à l'élection ; mais, dans les cités et dans les ligues, la prédominance est donnée à l'aristocratie :

La Macédoine cesse d'exister.

158 av. J.-C.

ces dernières n'héritent d'ailleurs ni des domaines royaux ni des droits de régale; et les Romains prohibent les travaux dans les mines d'or et d'argent, principale richesse du pays; toutefois, en 596, ils autorisent de nouveau l'extraction de ce dernier métal<sup>1</sup>. Ils défendent l'importation du sel, et l'exportation des bois de construction. La taxe foncière levée pour le roi ayant cessé, les cités et les fédérations deviennent maîtresses de se taxer elles-mêmes, tenues qu'elles sont d'ailleurs d'envoyer à Rome, à titre de contribution annuelle, la moitié du produit de la taxe, estimée une fois pour toutes à la somme grosse de 100 talents (170,000 *thal.* = 737,500 fr.<sup>2</sup>). Du reste, tout le pays fut désarmé et la forteresse de Démétriade rasée; vers la frontière du nord seulement, une ligne de postes resta debout pour repousser les incursions des barbares. Des armes qui furent livrées, les Romains n'emportèrent que les boucliers de bronze: le reste fut brûlé. — Rome en vint à ses fins. Deux fois, depuis cette époque, les Macédoniens se levèrent à l'appel des descendants de leurs anciens rois. Vains efforts! à dater de leur chute,

158.

<sup>1</sup> C'est *Cassiodore*, qui rapporte qu'en 596, les mines de Macédoine auraient été rouvertes, et les  *Médailles* confirment et précisent son assertion. Il n'en existe point en or, provenant de l'une des quatre *Macédoines*: d'où je conclus que les mines d'or restèrent alors fermées ou que le commerce ne se servait plus de ce métal qu'en lingots. Au contraire, il existe des monnaies d'argent de la première Macédoine (*Amphipolis*): c'était là que les mines d'argent s'exploitaient, et eu égard à la courte durée du temps pendant lequel elles ont été frappées (596-608), leur nombre étonne. Il faut ou qu'alors les extractions aient été très-vivement poussées, ou qu'on ait refrappé en énormes quantités les anciennes monnaies royales.

158-146.

<sup>2</sup> Polybe dit (37, 4) que les cités macédoniennes furent « déchargées de toutes les taxes et impositions royales, » ce qu'il ne faut point nécessairement entendre comme si Rome leur en avait fait remise entière: le récit de notre auteur s'explique en ce sens que les anciens impôts royaux devinrent impôts *communaux*. — Le maintien, jusqu'au siècle d'Auguste (Tit.-Liv. 43, 32. — Justin. 32, 2), des institutions données par Paul-Émile à la province de Macédoine se concilie aussi fort bien avec le fait de l'abolition des taxes du roi.

jusqu'à nos jours, ils ont cessé d'avoir une histoire.

L'Illyrie subit un traitement pareil: le royaume de Genthios est partagé en trois petits États, dont les habitants payent à leurs nouveaux maîtres la moitié de l'ancien impôt foncier, sauf toutefois les villes restées fidèles aux Romains et qui sont déclarées franches (en Macédoine, il n'y avait pas lieu à une telle distinction). La flotte des corsaires illyriens est confisquée tout entière, et distribuée entre les principales villes grecques de la côte. A dater de ce jour aussi, cessent pour longtemps les souffrances et les inquiétudes que les pirates d'Illyrie infligeaient continuellement à leurs voisins.

En Thrace, Cotys était difficile à atteindre. D'ailleurs, on pouvait, dans l'occasion, avoir à se servir de lui contre Eumène: il obtint son pardon et la remise de son fils, prisonnier des Romains.

Après tous ces arrangements dans le nord, il n'y avait plus de roi nulle part, ni en Macédoine, ni ailleurs. Plus de joug royal à subir ou à craindre: la Grèce pouvait se dire plus libre que jamais!

Mais ce n'était point assez que de couper nerfs et muscles à la Macédoine. Le Sénat voulut que désormais nul État grec, ami ou ennemi, ne restât assez fort pour pouvoir nuire: tous, les uns après les autres, il les réduisit à la plus humble clientèle. Une telle politique se justifie sans doute: mais dans l'exécution, et surtout au regard des puissances encore considérables, Rome usa de procédés indignes: l'époque des Fabius et des Scipions était passée sans retour. — Témoin le royaume des Attalides. Ce royaume, la République l'avait créé et agrandi de ses mains pour tenir la Macédoine en bride. Celle-ci n'étant plus, et Pergame devenant inutile, Rome changea brutalement et d'attitude et de conduite. Mais avec Eumène, si prudent et si sage, où trouver un prétexte à disgrâce? Comment le faire déchoir de sa posi-

L'Illyrie est traitée de même.

Cotys.

La Grèce définitivement abaissée.

Pergame maltraitée.

tion jadis tant favorisée ? Tout à coup, alors que l'armée campait encore devant Héraclée, on fit circuler contre lui de singuliers bruits : il serait, disait-on, secrètement d'intelligence avec Persée ! sa flotte aurait disparu soudain, comme emportée par le vent ! il lui aurait été offert 500 talents pour qu'il s'abstînt de prendre part aux opérations, 1,500 talents pour qu'il s'entremît dans l'intérêt de la paix ! La parcimonie de Persée aurait seule fait échouer les négociations. Or, Eumène était parti avec sa flotte quand la flotte romaine s'en allait dans ses quartiers d'hiver ; il avait même avant rendu visite au consul. Quant à la prétendue corruption pratiquée par Persée, elle était de même une histoire en l'air, futile comme un conte de moderne gazette. Était-il supposable qu'Eumène, le riche, le rusé, le politique Eumène, après avoir été de sa personne à Rome, en 172 av J.-C. 582, pour pousser à la guerre contre Persée ; après avoir failli périr sous le couteau d'un bandit aposté par Persée ; au moment où les plus grandes difficultés étaient enfin surmontées, lui qui jamais n'avait douté de l'issue de la lutte, se serait honteusement vendu à son assassin pour quelques pièces d'or ; et, renonçant à sa part du butin, aurait défait, moyennant une compensation misérable, l'œuvre longue et laborieuse de ses mains ? C'était mentir, et mentir sottement que de l'en accuser. Si l'accusation eût été vraie, n'en aurait-on pas trouvé la preuve dans les papiers du roi Persée ? Or, on n'y découvrit rien, et jamais les Romains n'osèrent parler tout haut de leurs soupçons. Mais ils allaient à leur but. Rien de plus transparent que leur conduite envers Attale, le frère d'Eumène, le général des troupes envoyées de Pergame en Grèce. A Rome, on reçoit à bras ouverts ce vaillant et fidèle compagnon d'armes : on l'exhorte à demander une récompense, non pour Eumène, mais pour lui-même.

Le Sénat lui donnera tout au moins un royaume. Or, il ne veut réclamer qu'*Ænos* et *Maronée*. On croit qu'en cela faisant il ne sollicite qu'un premier à-compte, et on le lui donne aussitôt. Mais lorsqu'il s'en va sans formuler d'autres et plus amples prétentions ; quand l'on constate ainsi qu'au sein de la famille royale des Attalides, les princes vivent dans une entente complète, inaccoutumée partout ailleurs, Rome aussitôt déclare les deux cités *villes libres*. Les Pergaméniens n'eurent pas un pouce de terre du pays conquis. Après la défaite d'Antiochus, la République avait encore, pour la forme, usé d'égards envers Philippe. Aujourd'hui elle froisse, elle humilie ses alliés. C'est alors, à ce qu'il semble, qu'elle proclame l'indépendance de la Pamphylie, que se disputent Eumène et le roi de Syrie. Autre fait plus grave : les Galates étaient naguère dans la main d'Eumène, qui, après avoir chassé le roi de Pont de leur contrée, avait imposé à ce dernier, en traitant avec lui de la paix, la promesse de ne plus nouer à l'avenir d'intelligences avec leurs princes. Mais voici que, profitant du refroidissement survenu entre Rome et Pergame, si ce n'est même à l'instigation des Romains, ces peuples sauvages se soulèvent, inondent le royaume d'Eumène et le mettent en sérieux danger. Eumène, de demander à Rome de s'interposer. L'envoyé de la République se dit tout prêt à agir : mais il ne veut pas qu'Attale l'accompagne, ni lui ni les troupes qu'il commande. Ce serait vouloir irriter davantage les barbares. Bien entendu, ses pas et ses démarches n'aboutissent à rien : il va même jusqu'à prétendre, à son retour, que la colère des Galates n'a d'autre cause que l'acte d'intervention sollicitée par le roi. Puis, à peu de temps de là, le Sénat de reconnaître et garantir expressément l'indépendance du peuple galate. Eumène prend le parti d'aller de sa personne en Italie pour y

plaider sa cause. Soudain le Sénat, comme tourmenté par une conscience coupable, statue qu'à l'avenir nul roi ne pourra entrer dans Rome. Un questeur, dépêché à Brindes, notifie à Eumène le sénatus-consulte, lui demande ce qu'il veut, et lui donne en même temps l'avis de s'en retourner au plus tôt. Le roi reste longtemps pensif et muet; il déclare enfin qu'il n'a plus rien à demander et se rembarque. Il a vu trop clairement que c'en est fait de ceux des alliés de la République qui sont encore à demi-puissants ou libres à demi. Pour eux l'heure a sonné de la sujétion ou de l'irréremédiable faiblesse!

Rhodes  
est abaissée.

Les Rhodiens n'eurent point un meilleur sort. Au début, leur condition était toute privilégiée. Placés en dehors de la vaste Symmachie romaine, ils traitaient d'égal à égal avec la République amie, entrant librement dans toutes les alliances à leur convenance, et n'ayant point, sur une simple demande venue de Rome, à lui fournir de contingent obligé. Déjà, pour ce dernier motif sans doute, la mésintelligence couvait depuis quelque temps entre les deux républiques. Bientôt la révolte des *Lyciens* vint compliquer les difficultés. Ceux-ci, donnés à Rhodes après la campagne contre Antiochus, s'étaient soulevés contre leurs nouveaux maîtres qui, les traitant en sujets rebelles, les maltraitèrent (576), et les firent esclaves. Les malheureux s'écriaient qu'ils n'étaient point des sujets, mais bien des alliés. Ils invoquèrent la juridiction du Sénat: à lui seul il appartenait d'interpréter le traité de paix syrien et ses clauses douteuses! Une trop juste pitié, sur ces entrefaites, vint d'elle-même adoucir le sort des opprimés. Rome d'ailleurs ne fit rien, laissant à Rhodes, comme partout ailleurs en Grèce, libre champ aux dissensions intestines. Quand éclata la guerre avec Persée, les Rhodiens ne la virent pas de bon œil,

178 av. J.-C.

d'accord en cela avec quiconque pensait sagement parmi les Hellènes. Ils en voulurent à Eumène, principal promoteur de l'orage, et repoussèrent avec insulte l'ambassade solennelle envoyée par lui à la *Fête rhodienne du soleil*. Mais ils ne cessèrent point pour cela de faire cause commune avec Rome; et chez eux, pas plus que dans les autres pays, le parti macédonien n'arriva à dominer. En 585, les bonnes relations se continuèrent encore en apparence: comme par le passé, les vaisseaux rhodiens allèrent chercher des céréales en Sicile. Mais soudain, un peu avant la bataille de Pydna, les envoyés de Rhodes entrent dans le camp romain, et au même moment se montrent devant le Sénat. Ils déclarent « que leur République ne veut plus que la guerre se » prolonge: elle a tué le commerce avec la Macédoine: » elle arrête les importations à Rhodes. Que si l'un des » deux adversaires se refuse à déposer les armes, Rhodes » est décidée à lui déclarer la guerre à son tour. A cette » fin déjà, elle s'est alliée avec la Crète et les villes » d'Asie. » Tout est possible dans les républiques où l'assemblée populaire règne et gouverne! L'intervention des marchands rhodiens était démente pure, alors surtout qu'elle se produisait au moment même où arrivait la nouvelle que les légions avaient franchi les passes de Tempé! Une explication pourtant se présente et peut donner la clef de l'énigme. Il paraît que le consul *Quintus Marcius*, l'un des diplomates « de l'école nouvelle, » ayant avec lui, dans son camp sous Héraclée (Tempé déjà prise par conséquent et occupée en force), l'envoyé rhodien *Agépolis*, l'aurait comblé de caresses, et engagé sous main à s'entremettre pour la paix. La vanité et la sottise républicaines auraient fait le reste. Les Rhodiens en auraient conclu que l'armée romaine perdait tout espoir. Quel beau rôle à jouer que celui de pacificateur entre quatre grands États! De là des négoc-

169 av. J. C.